

Héloïse de Dravant

LE CHÂTEAU DE MON PÈRE



De la même autrice

LA LOIRE DE MA MÈRE (2019)
(PARA)NORMALE (2014)

-

Coache et autrice, Anna Sibaud (alias Héloïse de Dravant)
accompagne ici et maintenant les personnes porteuses de projet
de livre en tous genres !

anna.sibaud@lofe.fr

Conception graphique du visuel de couverture :
Barbara HOFF - barbarahoff.org

Ce n'est pas que le livre de votre père,
c'est le livre de votre vie.

PATRICK DU B.

Ce n'est pas l'enfant qui répare,
c'est la femme qui est en toi.

BARBARA H.

À Félix Marius,
loin des cioux

Big Bang 1
Alerte nucléaire

Elle frémit, elle frissonne, l'âme tremblante.

Au son de son nom, son cœur se met à battre à deux cents à l'heure.

Le sang bouillonne dans ses veines.

Le ventre noué, la gorge serrée, les poings fermés.

Son être vibre au rythme de l'écho familial.

La bulle

À l'âge de deux ans, j'ai été séparé de ma mère lorsqu'elle portait ma sœur et qu'elle allait accoucher. Mon père m'a conduit chez ma tante au Puy. Elle m'a raconté plus tard que cette séparation avait été très difficile et que je pleurais beaucoup. Plus tard, en 1943, on m'a emmené à l'hôpital du Puy pour m'opérer de l'appendicite. J'avais onze ans. Pendant ma convalescence, mes mains et mes pieds étaient attachés, et des drains épongeaient le pus pour éviter la péritonite. J'ai passé quinze jours à l'hôpital seul sur mon lit, ma mère est venue une ou deux fois. Plus tard, on m'a dit que j'avais eu de la chance de tomber sur de grands chirurgiens parisiens, réfugiés au Puy pendant la guerre.

Pendant toute mon enfance, j'ai vécu à la maison avec mes parents, mon frère, ma sœur et mon grand-père maternel. François-Régis Dionnet était le réel propriétaire de la maison. Il en avait hérité d'un de ses oncles sans enfant. Né à Marhus dans la commune de Saint Jean d'Aubrigoux¹, il avait été à l'école chez les frères à Craponne. Mes deux grands-oncles, Joseph et Frédéric Dionnet, avaient été frères au début du XX^e siècle. En 1904, le ministre Jules Ferry entérina une loi pour que l'école primaire soit gratuite, obligatoire et laïque : toutes les congrégations religieuses ont été dissoutes. Joseph et Frédéric ont donc été envoyés au Mexique puis au Canada. Ils ne sont revenus en France que dans les années 1940.

Mon père, Victor François, a été domestique à Beaumont puis maçon à Paris. Son aîné Jean-Johannès travaillait chez Panhart et l'a ensuite fait embaucher comme manœuvre. Quand la guerre de 1914 a éclaté, les hommes ont été mobilisés. Mon père a été

1. Originellement « Saint Jean des Brigands » en patois.

blessé à la cuisse et hospitalisé à Bordeaux, évitant de peu l'amputation. Mon oncle a ensuite monté un commerce de cycles et un atelier de réparation de machines à coudre à Jullianges dans le Massif Central, bientôt rejoint par mon père. Ce dernier n'était pas bavard et plutôt discret. Il était un peu complexé car en tant que cadet, il avait toujours suivi son aîné. Il allait à l'église de Saint Victor le dimanche. Il y a rencontré ma mère au début des années 1920 et est venu habiter à la ferme à Bonnefontaine². C'est mon grand-père qui lui a tout appris et mon père ne s'est jamais senti le chef à la maison. Mon frère Jean est né en 1930, je suis arrivé deux ans plus tard, et ma sœur Rose en 1934. Jean donna bien des satisfactions à ma mère, il était intelligent et courageux. Très jeune, il partagea les travaux des hommes, aux champs et aux bois.

Le plateau couvert de forêts situé au dessus du village à 950 mètres d'altitude emmagasine les pluies ; l'eau ruisselle sur les couches d'argile à dix mètres de profondeur. Dans cette petite combe qu'est le village jaillissent beaucoup de sources. Chaque ferme avait son puits dans le village. Notre maison était trapue, adossée à la colline, à demi enterrée. La grande pièce du rez-de-chaussée servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Avec son fourneau chauffé au bois, sa huche à pain et ses placards remplis de vaisselle et de vivres, c'était le lieu où se rassemblait la famille autour de la grande table. Même le chien et le chat y trouvaient parfois leur place ! Ils s'accommodaient des restes des repas et étaient tolérés. On nourrissait bien le chat car il chassait les rats et les souris dans la grange. Tous les animaux se faisaient entendre et leurs cris se mêlaient aux voix des hommes qui parlaient en patois. La pièce d'à côté constituait la chambre de mes parents : ils avaient un grand lit et quelques meubles. Les chaises étaient utilisées surtout pour les activités de tricot et de couture des femmes, et les jeux des enfants. A l'arrière de la cuisine se trouvaient deux caves où l'on conservait entre autres le tonneau de vin et la réserve de pommes de terre.

2. Actuellement Bonnefont.

Dans l'étable jouxtant la maison, cinq ou six vaches avaient leur crèche ; deux loges étaient occupées par des porcs ou des veaux ; dans un angle, une caisse servait de clapier pour les lapins tandis que, sous le plafond, un perchoir accueillait les poules dès le coucher du soleil. Quand la clusse³ avait une couvée, on mettait les poussins dans une caisse placée dans la cuisine. L'étage était partagé entre un garde-manger au nord, deux chambres, et surtout la grange où la réserve de foin et les gerbes de céréales assuraient une bonne isolation contre le froid hivernal. Dans un coin de la cour se trouvait un puits. Pour aller chercher l'eau, on utilisait un treuil rustique fait d'un rondin de bois sur lequel s'enroulait une chaîne, et on descendait le seau le long de la margelle. A côté de la maison et donnant sur la cour, un hangar abritait un bûcher ainsi que les tombereaux⁴, brouettes, charrues, herses et outils servant aux travaux de la ferme.

En 1930, dans les campagnes françaises, les mœurs étaient traditionnelles depuis des siècles. Nous vivions dans une grande promiscuité au quotidien : le même toit abritait les hommes, les femmes, les enfants, mais aussi les animaux. On vivait dans un espace restreint : la cuisine qu'il ne fallait pas quitter car l'étable était sale, la cour dont il ne fallait pas sortir à cause des chemins accidentés, pleins d'ornières et de bouses de vache. Ma mère et mon grand-père les ramassaient à la pelle et les déposaient à l'étable sur le tas de fumier pour faire de l'engrais. Certains jours toute la maison était pleine d'odeurs de bouse et de fumier... On était habitués à vivre dans ce monde-là, très proche des animaux. Leurs excréments faisaient partie des produits dont on avait besoin, c'était un engrais naturel. On ne parlait pas de pesticides...

Vers l'âge de trois ans, alors que Jean était à l'école, je suis sorti dans la cour de la ferme avec une belle tartine beurrée par ma mère. Tout fier, j'ai franchi le pas de la porte et ai fait quelques pas dehors, ma tartine à la main, quand un

3. Signifie « poule » en patois.

4. Charrette à deux roues destinée au transport de marchandises, et que l'on bascule pour vider.

grand coq me l'a volée d'un subtil coup de bec. Cette violence m'a beaucoup marqué : j'échouai honteusement en face d'un volatile dressé sur ses ergots que j'aurais pu faire fuir. Pour effrayer les animaux ou conduire les vaches au pré, le bâton était mon premier compagnon. Dès l'âge de six ans, je taillais des bâtons dans les branches de noisetier avec mon petit couteau. Je les décorais en prélevant des rubans d'écorce, ce qui laissait apparaître la blancheur du bois. Le couteau a été mon premier outil et suivant l'exemple de mon grand-père, j'aimais tailler et sculpter les morceaux d'écorce de pin en forme de barques ou de bonhommes.

Là-haut, j'ai toujours vu des personnes dont la dignité était de gagner leur pain. J'ai vu de vieilles femmes veuves marcher péniblement pour promener leurs chèvres le long des routes, et de jeunes filles accompagner leurs vaches en tricotant ou en raccommodant. J'ai vu des hommes de 80 ans partir au travail avec leurs gros sabots, la pioche sur l'épaule et le bâton à la main. Les hommes avaient du travail « à bras ». Ils abattaient les arbres et fendaient le bois à la hache. Ils fauchaient les prairies et moissonnaient à la faucille. L'herbe était retournée au râteau puis rassemblée en andins. On faisait des chars de foin pour le transporter jusqu'à la grange afin de nourrir les animaux de novembre jusqu'à mai. Lors des fenaisons, on déchargeait le foin à la fourche. En période de moisson, les céréales étaient fauchées, rassemblées en gerbes pour sécher verticalement puis empilées dans la grange. Elles y étaient stockées jusqu'à la mauvaise saison et battues au fléau pour en faire sortir le grain. L'avoine et l'orge servaient aux animaux, la paille de seigle était utilisée comme litière ou pour faire des liens. Les graines étaient stockées dans de petits greniers. Chaque semaine, on les passait dans un concasseur et on récupérait du son pour les vaches et les porcs. On récoltait du trèfle pour les lapins. Le seigle était vanné pour éliminer la balle⁵ et garder uniquement le grain propre. On apportait les sacs de seigle au moulin de Ponternal et la farine chez le boulanger. A la fin du mois, on lui demandait la note, et parfois on le payait en tombereaux de

5. Les restes de paille.

bois.

J'ai toujours été attaché à la terre, à ce qui pousse dans les prés, les champs, les bois. C'était notre espace de vie. On cueillait les merises dans les arbres. On ramassait les mousserons dans les prés ou dans les bois, et les morilles le long des chemins. On était un peuple de cueilleurs, comme nos ancêtres, pour récolter tout ce que la nature donne. On ramassait les prunelles ⁶ pour faire de l'eau-de-vie. Au printemps, on installait un alambic pour distiller nos tonneaux pleins de fruits mûrés et en faire de la gnôle. C'était important pour les hommes, de partager la goutte. On abattait des fayards⁷ pour se chauffer. Avec les sapins, on faisait des planches pour réparer une brouette, une charrette, un plancher. On faisait tout nous-mêmes avec un artisan du coin et de l'entraide. Quand quelqu'un rénovait son toit, tous les hommes du village participaient : on donnait une journée, et on nous la rendait plus tard.

En 1938, mon père a acheté une faucheuse tractée par des vaches. À la ferme, le quotidien était rythmé par les besoins des animaux. On se levait dès le chant du coq vers cinq heures du matin pour mener les six vaches au fond du village, à l'abreuvoir. Puis on les ramenait à l'étable pour qu'elles mangent le foin distribué dans les crèches. Il fallait aussi nourrir les veaux et les porcs qui réclamaient bruyamment, ainsi que les poules et les lapins ! Pour effectuer la traite des vaches, on s'asseyait sur un trépied près des pattes arrière, on nettoyait les tétines avec un torchon puis on trayait à la main. Le lait était recueilli dans une seille⁸. On nourrissait les veaux avec le lait de leur mère, au biberon. Le lait était un aliment essentiel : il était versé dans l'écrémeuse pour séparer la crème, qui était ensuite barattée pour faire du beurre. Le petit lait était donné aux cochons ; le lait entier servait à faire du fromage. On le mettait dans une biche⁹ avec un peu de présure pour le faire cailler.

6. Prune sauvage un peu amère.

7. Signifie « hêtres » en patois.

8. Seau en bois formé par des planches dont l'une, plus haute que les autres et trouée, servait d'anse.

9. Poterie en grès.

Les femmes s'occupaient des petits enfants, de la cuisine et de la laiterie. Elles fabriquaient aussi le beurre et le fromage, nourrissaient les poules, les lapins, les porcs, et entretenaient le jardin. On avait de tout à la maison. Les animaux nous donnaient leur chaleur et leurs produits : le lait, les œufs, la viande. Lorsqu'on tuait le cochon, c'était une fête ! Tôt le matin, l'animal était attaché sur un char pour être saigné. Le sang était recueilli dans une bassine et des torches de paille enflammées servaient à le débarrasser de ses poils. Ensuite la bête était lavée, brossée, découpée. La tête et les pattes étaient séparées et le manteau de lard soigneusement détaché, salé et suspendu pour sécher. Les entrailles étaient vidées et soigneusement lavées, car les boyaux servaient à la confection de saucisses, saucissons et boudins. Le travail de charcuterie se faisait dans la cuisine et occupait tout le monde. On dégustait les abats : cervelle, foie, rognons... et aussi la queue du cochon ! Les hommes arrosaient leur repas avec de la gnôle.

Ma mère disait « Jean reste à la terre ». Alors, dès son plus jeune âge, mon frère a travaillé dans les champs avec mon père. Quand celui-ci accompagnait les vaches, mon frère conduisait le tombereau. Je ne pouvais rien apprendre à Jean, il savait tout. Je n'avais pas sa force physique, son côté costaud et agressif. Pour vivre là-haut il fallait être dur car la vie était rude. Un homme se devait d'être brutal. Je me forçais par devoir mais ce n'était pas dans ma nature, et le plus souvent je me tenais à l'écart. A la fin de chaque année scolaire, on retournait à la ferme aider nos parents pour garder les vaches, ramasser le foin et effectuer les autres travaux de la ferme. A la campagne, on travaillait dès l'âge de douze ans avec la pelle et la pioche. On était tous en sabots et on portait des galoches¹⁰ uniquement pour aller à l'école. Il faut dire qu'au quotidien, on était dans la crasse et la boue. La toilette était rudimentaire. Dans la cuisine il y avait une fontaine, sorte de réservoir dans lequel on vidait les seaux tirés du puits. On faisait couler l'eau grâce à la clavette¹¹ et l'eau était recueillie dans une cuvette. On s'y

10. Souliers en cuir aux semelles de bois.

11. Petit robinet.

lavait les mains, et l'eau sale était jetée à l'étable.

J'étais plutôt indécis mais j'aimais bien l'école. Mon grand-père paternel m'avait beaucoup parlé de son fils et de ses frères qui étaient partis étudier et avaient échappé au travail de la ferme, dans le fumier, derrière les vaches. Ce n'est que lorsqu'on allait à l'école ou à l'église qu'on était propres : dans la première on portait une blouse grise et dans la seconde on portait un costume. On avait école tous les jours sauf le jeudi et le dimanche. Le jeudi, les enfants vaquaient aux occupations de la ferme. Le dimanche, on allait à la messe. Le jour du Seigneur on ne devait pas atteler les animaux, sauf en plein été quand il faisait très beau et que l'orage menaçait. Une femme allait voir le curé avant la messe et il donnait l'autorisation aux hommes de travailler.

Notre horizon c'était la cour, les champs, et le village de Saint Victor sur Arlanc. Le samedi, on allait au marché un peu plus loin à Craponne. Chaque place avait une finalité : le marché aux fromages, aux volailles, aux bœufs, aux vaches, aux porcs et aux veaux. Ma mère m'y emmenait exceptionnellement pour m'acheter quelques habits. Je l'aidais à porter un coq ou une poule à vendre pour pouvoir acheter des vêtements et renouveler l'outillage. Une fois, j'ai vendu un tombereau de petits cochons. Les grandes discussions des hommes au café tous les dimanches après la messe, c'était les récoltes, le travail et le prix de ce qu'ils avaient vendu au marché. A la maison il n'y avait pas d'argent, seulement quelques pièces cachées dans l'horloge.

Pendant la guerre de 1870, mon grand-père Jean-Claude Félix s'était occupé du cheval d'un officier. De retour à Beaumont, il avait acheté un cheval. Au début du siècle, lorsque les travaux du chemin de fer ont commencé, il a participé à la construction des remblais en transportant du matériel à l'aide d'un tombereau tiré par son cheval. Les chantiers pour installer la voie ferrée ont donné du travail aux terrassiers qui déplaçaient la terre, cassaient les cailloux, creusaient les tranchées... L'extension de la voie ferrée a gagné les monts du Forez. La liaison entre Saint

Etienne et la vallée de l'Allier vers Saint George d'Aurac devait se faire via Craponne et la Chaise Dieu. C'est ainsi que le viaduc de Pontempeyrat a été construit. Des tunnels prolongeaient la voie jusqu'à Sambadel. Tous ces travaux de terrassement et de maçonnerie ont mobilisé la main d'œuvre locale d'origine rurale, qui devint ouvrière. Cela a fait évoluer les mœurs, et a changé la vie des paysans qui ne savaient que piocher et labourer.

À l'époque, on avait de quoi subsister et s'équiper de façon élémentaire. On s'éclairait avec des lampes à pétrole et des bougies placées dans des lanternes. Les gens vivaient dans l'obscurité ou au clair de lune. Toutes les régions n'étaient pas encore desservies en électricité. A la maison, on n'avait ni téléphone, ni radio, et encore moins la télévision. On parlait très peu de l'ailleurs. Une seule cabine téléphonique était accessible à Saint Victor et on l'utilisait en cas d'urgence pour appeler le médecin ou le vétérinaire. Dans les livres, les illustrations étaient des dessins et non des photographies. Les nouvelles circulaient par le journal quotidien qu'on passait aux voisins après l'avoir lu. Mon grand-père lisait *L'Union* et *La Dépêche de St Etienne*. Enfant, j'ai été abonné à *Cœur Vaillant*.

L'électricité est arrivée en 1934. Je m'en souviens car c'est l'année de naissance de ma sœur. Pylônes et poteaux se sont alignés à travers la campagne : les fils conduisant l'électricité apportaient une nouvelle énergie et du confort. Quand les électriciens ont installé le pylône, ils dénudaient les fils et cela produisait de petits macaronis bleus et rouges. Mon frère Jean m'avait dit « Viens voir ! ». On se disputait : je les ramassais, il me disait de les lui montrer et il me les volait. J'allais me plaindre mais j'avais toujours tort. Les lignes téléphoniques étaient plantées au bord des routes départementales. Dans le village, il y avait une seule ferme qui avait la TSF¹² et diffusait informations et musique.

Avant, il n'y avait que des chemins dans nos campagnes. Plus tard, quand je suis revenu de Madagascar dans les années 1970,

12. Télégraphie Sans Fil (radio).

j'ai taquiné mon frère à ce propos. Alors quand il a été maire de Saint Victor de 1971 à 2001, il a fait construire des routes.

Big Bang 2

Bleu sang

Elle commence à bien connaître ce mal qui naît
En elle, à chaque fois que ces paroles s'emmêlent

Une sourde douleur s'insinue là au creux
De son ventre, tord ses entrailles à petit feu

Un serpent gourde s'entête à creuser une niche
Abritant des maux, qui de son être s'entichent

Elle vit tant bien que mal avec ce psychogrieffe
Une flèche au cœur, un poids au ventre, à l'âme s'agrippe

Elle a beau élever de vaines colonnes oui-non
Bâtir des hypothèses à la logique sans nom

Rien ne parvient à rallumer des espoirs vains
Rien ne sert de sourire, il lui faut partir loin

Se voir enliannée¹³ à des racines aliénées
De cette mangrove familivage s'extirper

Rassembler tous les mots pour s'en faire un radeau
Embarquer prestement sur le premier canot

Protéger l'être en elle dont on perçoit la plainte
Embusqué là un canon timidement pointe

13. Les néologismes sont délibérés.

L'échappatoire

Parmi les gens du village, deux personnages dominaient et étaient respectés : l'instituteur et le curé. Ce dernier détenait toute la vérité : il consolait, absolvait, confessait... La religion faisait partie de la mentalité des gens : on croyait au Bon Dieu, on était catholique. Dans toutes les familles, on récitait la prière chaque soir avant d'aller se coucher. On allait au catéchisme ; on considérait Dieu comme le créateur du monde ; on racontait l'histoire du paradis terrestre, d'Adam et Ève... Chaque dimanche, le curé nous réunissait pour vérifier qu'on savait les bases de la religion. Dans cette vision du monde, Dieu était tout puissant, il était à la fois bon et exigeant. On apprenait les sept péchés capitaux : l'orgueil, l'avarice, la paresse, la gourmandise, la luxure, la colère, l'envie. Quand on avait péché, on allait se confesser. Pour être bon chrétien, on faisait sa première communion, puis sa communion solennelle et enfin vers l'âge de douze ans, sa confirmation. L'important dans la religion était la finalité : tu viens de Dieu et tu veux y retourner.

À la campagne on n'avait aucune connaissance du monde extérieur, aucune ouverture : on apprenait l'histoire de la France et la géographie du Massif Central. Enfant, j'ai toujours entendu parler de la guerre : celle de 1870 par mon grand-père, celle de 1914 par mon père et mon oncle Jean-Johannès. En 1939, les hommes ont commencé à parler de la mobilisation, puis de l'occupation allemande. Un voisin a été réquisitionné mais s'est enfui dans le maquis en disant qu'il partait pour Jeanne d'Arc ! La France était dominée mais les Allemands ne venaient pas dans nos campagnes. On minimisait l'événement, on savait seulement qu'il y avait des maquisards dans les bois du côté du Puy ou d'Ambert. Ils faisaient dérailler les trains allemands. On en

parlait sans jugement, sans éclairage intellectuel, on était juste partagés entre l'ordre et le désordre.

Durant l'entre-deux-guerres, toutes les familles étaient en deuil : je n'ai vu que des femmes habillées en noir quand j'étais enfant. Mon oncle maternel, Jean-Baptiste Dionnet, avait vingt ans en 1914. Il avait étudié à Craponne, c'était l'espoir de la famille. Mobilisé pendant la guerre, il est mort au champ d'honneur en 1918. Ce deuil a été vécu très profondément dans la famille. Mon grand-père en était meurtri mais n'en parlait pas. Ma mère en a été particulièrement affligée, d'autant qu'elle avait aussi perdu tous ses amis. Parfois, elle ressortait des vieilles lettres de ses tiroirs... Pratiquement tous les hommes du village sont morts au front. L'église était le lieu de ralliement des pleurs et de la consolation. On rappelait nos morts tous les dimanches pendant la messe. Le prêtre récitait la nécrologie : untel, de tel village, né à tel endroit, en telle année, mort pour la France... Le seul recours était la religion qui permettait d'arriver au Grand Soir, pas celui des communistes mais celui de la récompense éternelle dans l'Au-Delà. On était dans le deuil et la religion rassurait : elle parlait de la survie des disparus, du bonheur et de la récompense future. Le curé guidait toute la paroisse, sa parole était vérité. Il avait le pouvoir d'ouvrir la porte du Ciel : baptêmes, mariages, enterrements étaient des jalons et des assurances sur ce chemin. Il était très écouté, respecté, et même craint ! La cloche de l'église rythmait les journées par les sonneries de l'Angelus et célébrait les événements heureux et les deuils.

Dans les années 1940, on transmettait certaines connaissances non vérifiées scientifiquement. À l'école, on m'avait dit que la plus petite partie de matière était l'atome¹⁴ et était insécable. On a découvert plus tard que l'atome pouvait se briser, mais à l'époque on ignorait ces réalités physiques. Au niveau de la religion c'était pareil, on enseignait la vie de Jésus comme une réalité. J'ai été ancré dans cette conception de la vie très tôt car je suivais le catéchisme tous les jours en plus de

14. Le mot atome vient du grec « tomer » (casser), accolé au « a » privatif.

l'enseignement scolaire. On nous intimait de croire à la Bible, à l'Évangile, à Jésus, à la Sainte Vierge... et j'y ai cru. Pourtant, c'était irrationnel ! La Vierge Marie, à la fois vierge et mère, c'était un miracle. Je l'acceptais naïvement, comme tout le monde. Dans les études profanes, on considérait les autres religions comme mineures et erronées et on imputait la disparition de ces civilisations au fait qu'elles ne connaissaient pas le vrai Dieu. On trouvait ridicule qu'elles perpétuent des rites et des croyances idolâtres. Pourtant, on apprenait les vies des saints, des apôtres, des martyrs. On racontait que dans les premiers siècles, des hommes et des femmes s'étaient réfugiés dans le désert pour échapper à la turpitude du monde, aux mœurs sexuelles et vaniteuses de la société païenne. Cette minorité de gens qui constituaient les premiers chrétiens se réunissait en cachette pour prier. Certains imitaient Jésus et allaient prier dans le désert. On disait que Saint Simon le Stylite se tenait sur une colonne pour échapper à la saleté du monde, et qu'un corbeau le nourrissait de temps en temps... C'est ainsi que j'ai appris l'histoire de la primitive Église. J'en ai hérité, je l'ai admise comme étant l'histoire de mes ancêtres. Dans ma famille, on assimilait ces légendes sans s'interroger, et il fallait y croire, c'est tout.

Quand j'étais enfant, j'étais très timide : je n'avais le droit d'avancer que dans l'ombre de mon grand-frère ou de ma mère qui me tenaient la main. À six ans, je croyais encore au Père Noël. À cet âge, c'est du même registre que de croire en Dieu. On disait que le Père Noël apporterait des cadeaux si on était sage. Et quand je me faisais tirer l'oreille car j'avais désobéi, on me disait que je n'aurai pas de cadeaux. A Noël on n'avait pas grand-chose, je ne me souviens même plus si on avait un jouet. On recevait quelques papillotes, ces emballages colorés aux bouts frisés dans lesquels il y avait des boules de chocolat et un message à découvrir. On nous donnait une mandarine ou une orange, ces fruits rares : pendant l'année on se nourrissait uniquement des produits locaux et de la saison en cours. Le 25 décembre 1940, j'ai montré mes papillotes à une voisine qui avait quelques années de plus que moi : « Regarde ce que le Père Noël m'a

apporté ! » Elle s'est moquée de moi et m'a dit que sa mère lui avait acheté les mêmes à Craponne... ça m'a blessé. J'étais ridicule devant cette fille et je me suis rendu compte que ma mère m'avait menti. Quand je lui ai posé la question, elle ne m'a pas répondu clairement, elle a éludé et m'a dit de demander à mon frère. C'est ainsi que j'ai renoncé à croire au Père Noël et ce fut ma première désillusion. Mais j'ai continué à croire en Dieu.

Après l'école primaire, les enfants devenaient des « grands » : certains envisageaient le développement des propriétés familiales et du cheptel, ou la modernisation des machines et de l'outillage. D'autres se préparaient à des métiers artisanaux de forgeron, menuisier ou maçon. D'autres encore optaient pour des emplois dans le commerce ou l'hôtellerie. N'étant pas intéressé par ces métiers, je me réfugiais dans les activités familiales quotidiennes et ne me souciais aucunement de mon avenir. Jusqu'en 1944, je suis allé à l'école primaire communale de Saint Victor. Il y avait un seul instituteur pour toutes les classes du CP jusqu'au Certificat d'Etudes¹⁵. Mais c'était encore la guerre, et l'instituteur a été mobilisé. J'ai refusé la proposition du curé d'entrer au Petit Séminaire. Comme je voulais continuer à étudier, je suis allé en pension au Puy jusqu'à l'âge de seize ans. Curieux, j'avais envie d'apprendre et de découvrir la ville. Mon père était d'accord avec cette décision. J'avais avec lui une relation un peu distante faite de respect et de pudeur, chacun restant à sa place. Plus tard, j'ai su que ma mère avait souvent pleuré quand j'étais en pension. Mon père, lui, a toujours été discret. Il me disait « Si c'est ton choix... ». Il cachait sa douleur et ravalait ses larmes. Il avait parfois des accès de colère, qu'il mettait sur le compte du travail, mais qui pouvaient aussi provenir d'une inquiétude sous-jacente. Plus tard, après mon accident, il me dira « Tu peux toujours venir ici, tu as toujours ta place... », mais il n'ira pas plus loin, l'air de dire : « Je verrai avec Jean pour qu'il partage... »

Le premier mois en pension a été difficile : mes parents, mon

15. A la fin du CM2 on obtenait le Certificat de fin d'études primaires.

frère et ma petite sœur me manquaient. J'étais nostalgique du cadre dans lequel j'avais vécu, et de ma famille dont j'étais privé. Alors je me suis laissé guider par le rythme des journées. J'étais assez malléable, et j'ai suivi ce qu'on me disait de faire. La pension m'a appris à avoir des journées structurées par autre chose que la nature. Qu'il fasse beau ou qu'il neige, on avait les mêmes horaires. Le cadre était fixe et la finalité était d'apprendre. Les journées étaient ponctuées par des sonneries dès le réveil. On se déplaçait en rangs et en silence du dortoir à la chapelle, de la salle de classe à la cour de récréation. Au réfectoire, on était par tables de huit. Des restrictions alimentaires dues à l'après-guerre subsistaient : on avait droit à une seule tranche de pain, coupée à l'avance. Le soir ou le midi, on avait un dessert : c'est là que j'ai découvert les pêches et les abricots, ces fruits du Midi. J'y ai aussi appris l'hygiène : au pensionnat on passait au lavabo chaque matin et soir. Le surveillant vérifiait la propreté de nos mains et de nos pieds. La pension était nourrissante et enrichissante pour la tête : l'espace et le temps étaient définis de façon à faciliter l'acquisition du savoir. À Bonnefont, mon premier copain était le chien de la ferme, Tobi, et puis les chats qui venaient se faire caresser. En pension, je nouais des relations de camaraderie et découvrais un investissement de nature intellectuelle qui me satisfaisait. Je lisais de plus en plus, j'apprenais l'histoire, l'algèbre, la géométrie, la littérature, l'anglais.

Pendant les vacances, je revenais à Bonnefont et on me questionnait : « Qu'est-ce que tu fais là-bas ? Ça ne te casse pas trop la tête ? Tu ne travailles pas encore ? ». Je n'avais plus aucune affinité avec les gens du pays. Je me suis alors senti étranger dans mon pays d'origine. Personne ne me demandait plus aucun service manuel car on se disait que je ne savais pas faire. J'étais marginalisé par rapport à la population avec laquelle j'avais vécu ma petite enfance. On bavardait un peu, mais seulement du travail à la ferme. Quand j'essayais de parler de mes études, on me rabrouait. Je me sentais rejeté, on me traitait d'incapable parce que j'avais envie d'apprendre. Personne ne comprenait ce que je faisais. Dans mon milieu, le travail

intellectuel et l'acquisition de connaissances théoriques étaient dépréciés : « Tu n'as pas le courage de travailler comme nous, avec tes mains ». La force physique était très valorisée : tout l'honneur d'un homme était fondé sur le travail manuel. Les femmes étaient méprisées et on me traitait de « Jean-femme » parce que j'aidais ma mère. Elle essayait de me faire rencontrer des jeunes filles, mais je constatais rapidement que nos vies étaient divergentes. Elles savaient travailler avec leurs bras, mais pas avec leur tête.

Je continuai mes études en pension à Buzenval, près de Paris, puis à Caluire, près de Lyon. Pendant toute mon adolescence, je m'interrogeais sur mon avenir professionnel. En 1948, le Brevet ne donnait plus le droit d'enseigner. Je ne connaissais pas l'école normale qui formait les instituteurs et j'en avais un peu peur ! L'école des frères me devenait de plus en plus familière et j'envisageais de devenir enseignant dans cette société. Le projet de transmettre le savoir, de répondre à la curiosité des enfants me plaisait. En plus, en intégrant la congrégation, mes parents n'avaient plus à payer mes frais de scolarité. Or chaque année, ils me demandaient : « Tu as toujours envie de continuer ? Tu sais, ça nous coûte cher la pension... »

En 1949, âgé de dix-sept ans, j'ai pris ma décision : je suis entré au noviciat de Moulins pour me préparer à devenir religieux chez les frères des écoles chrétiennes. Il s'agit d'une société à vocation sociale fondée au XVII^e siècle par Saint Jean Baptiste de la Salle, ayant pour but l'éducation et l'enseignement populaire. J'ai opté pour une vie en dehors du monde séculier. Je me suis engagé pour méditer sur une conception du monde très idéaliste, un monde créé par Dieu et qui n'a comme finalité que sa gloire. Dans ce monde-là, on valorisait le côté spirituel de l'homme et non pas le côté manuel. Ma finalité première était d'être enseignant comme les frères et rapidement, mon projet a été d'enseigner dans cette société-là. Dans nos pays d'Europe et au Proche Orient, la religion a une fonction non seulement spirituelle – transmettre l'Évangile, mais aussi sociale – transmettre le savoir. Je m'inscrivais dans cette double démarche.

Les journées au noviciat étaient rythmées par l'horaire. Le matin, la cloche nous réveillait à six heures. Une demi-heure plus tard, il fallait être à la chapelle pour réciter des prières, des psaumes, lire des passages de l'Évangile, méditer et assister à la messe. On étudiait dans un silence permanent, sauf lors de la récréation après le repas de midi où on avait le droit de discuter en nous promenant. On parlait exclusivement de nos lectures et de nos réflexions. On vivait isolés du monde extérieur. On nous apprenait des vérités éternelles. On était mobilisés dans l'acquisition du savoir et l'adhésion à des croyances. Croire, c'est adhérer à quelque chose qui devient un point d'appui. « Qu'est-ce que la vérité ? », cette question est posée par Jésus dans l'Évangile. Malgré mes croyances, j'ai toujours été animé par ce questionnement. Mais j'étais persuadé que si j'avançais sur le chemin de l'Évangile, je pouvais faire le Bien autour de moi et aller au Ciel ! Sur le chemin de ma vie, il n'y avait pas de projet personnel : je ne pouvais rien faire par moi-même. Seule la Grâce de Dieu me donnait la force et l'intelligence de bien faire. La crainte de l'Enfer était aussi à l'origine de mon engagement et de ma fidélité. On parlait des pécheurs qui brûlaient dans les flammes. L'Église a toujours anathématisé ceux qui étaient un peu déviants. « Tu seras damné ! », cela signifiait le châtement éternel. Pendant un an, j'ai étudié la Bible, l'histoire de l'Église, l'histoire du monde selon l'Église. J'ai approfondi ma croyance en Dieu créateur et Jésus rédempteur, en l'Église dispensatrice du message évangélique. J'ai admiré le courage des martyrs et me suis instruit des modèles de la vie des saints. J'ai médité la vie de Jésus, son enseignement. J'ai cru à sa parole, à son appel, et j'ai décidé de le suivre. Au bout d'un an de noviciat, j'ai demandé à être admis dans la congrégation des frères des écoles chrétiennes. C'est ainsi qu'en 1950, j'ai fait mes premiers vœux en public devant l'autel, en m'adressant à Dieu. La formule sacrée commençait par : « Très Sainte Trinité... », le reste je l'ai oublié. J'ai signé un papier qui était transmis par le supérieur à la sacrée congrégation des religieux de Rome. En m'engageant dans cette société, j'en acceptais toutes les obligations et toutes les

contraintes. Je renonçais à ma liberté en échange d'une certaine sécurité ici-bas et avec la perspective d'un bonheur éternel !

Quand on devient frère, on ne conserve pas son nom de baptême, on change d'identité. L'initiale était déterminée par la région de provenance. Venant du Massif Central, mon nom devait commencer par un « G ». C'est ainsi que j'ai pris le nom de frère Guibert et me suis officiellement engagé dans la religion. J'ai fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Je me suis engagé à ne rien posséder : je n'avais plus aucun bien personnel. La congrégation nous donnait le strict nécessaire pour vivre. Je renonçais à créer une famille, mais cela ne me coûtait pas car je ne m'en sentais pas capable. Je m'engageais à obéir à mes supérieurs : je n'avais plus à choisir ce que je devais faire, la volonté de Dieu m'était manifestée par l'obéissance de mon supérieur. Je crois que pour rester dans ce monde-là, il faut sincèrement adhérer à ces engagements.

On m'a donné quinze jours pour dire au revoir à ma famille et je suis parti faire mon scolasticat à Rome pendant trois ans. Je me suis retrouvé avec de jeunes religieux issus de noviciats du monde entier. Nous avons un projet commun : continuer des études religieuses, scripturaires et théologiques mais aussi profanes. Nous avons fait des pèlerinages dans toutes les basiliques de Rome pour approfondir l'histoire de l'Église. Ce séjour en Italie était bien sûr l'occasion de découvrir les lieux historiques de la chrétienté - basiliques et catacombes, mais aussi les antiquités romaines et les vestiges des peuples antérieurs. Les nécropoles étrusques de Cerveteri et Tarquinia me fascinaient.

À l'âge de vingt-et-un ans, j'ai passé le bac de philosophie à une session organisée par l'université de Grenoble, et j'ai commencé à enseigner le français au CEG¹⁶ de Saint Maurice dans la vallée du Rhône. Je suivais en parallèle des cours de propédeutique à Lyon deux jours par semaine pour entrer à l'université, mais j'ai raté le concours. Ma croyance en la toute puissance de Dieu et son assistance dans l'accomplissement de mes devoirs avait comme

16. Collège d'Enseignement Général.

corollaire une obéissance aveugle à mes supérieurs religieux. En 1955, je reçu une obédience qui annonçait mon départ pour Madagascar. Et j'y allai.

Big Bang 3

Ondes nocturnes

Je voulais écrire la raison qui me pousse à vouloir appeler, lors de mes veillées tardives. J'ai empoigné mon clavier, commencé à m'épancher... L'écriture est la parole de la solitude. Mais je crois avoir déjà noirci trop de pages - ou de pensées, alors je préfère me laisser aller à une éventuelle pulsion appelante... qui n'arrivera peut-être pas.

Il est des soirs avec, et il est des soirs sans. Et surtout, il est des soirs avec tellement de choses à raconter que je ne saurais par où commencer. Un problème, de famille de surcroît, déploie ses racines dans toutes les sphères de notre vie, n'est-ce pas ?

En attendant, je vis, je ris, je pleure, je souris, je respire avec toute la force que mes tourments m'insufflent !

L'exil

En 1955, j'ai embarqué à Marseille sur le Jean-Laborde¹⁷, un cargo mixte des messageries maritimes qui transportait marchandises et voyageurs. Notre traversée a duré un mois. Nous sommes passés par Alexandrie, Port Saïd, Djibouti, Mombassa, Dar Es Salaam, Majunga, Nosibé, Diego Suarez - un port militaire situé au nord de Madagascar, et finalement Tamatave. Nous avons pris un train vétuste pour nous rendre à Tananarive et j'ai parcouru les 350 kilomètres me séparant d'Ambositra en taxi-brousse. Sur place, plusieurs institutions religieuses coexistaient : un collège de frères, un collège de sœurs, la grande église de la mission des Jésuites et une école protestante. J'ai donné des cours particuliers de philosophie et de littérature à un médecin malgache. Il travaillait dans un dispensaire comme médecin-brousse et voulait passer le bac de français. J'ai aussi commencé à apprendre la langue du pays, mais personne ne voulait discuter avec moi en malgache pour m'aider en phonétique et à l'oral.

Je suis devenu professeur de français et d'histoire-géographie en classe de 3^e. Un de mes collègues malgaches avait participé à la rébellion de 1948 contre la France de façon discrète. Il entraînait les jeunes au football et à force de petits mots contre le « vasaha¹⁸ », il a peu à peu ligué les élèves contre moi, ou plutôt contre la France. Mes élèves ambitionnaient tous d'être fonctionnaires et ont bien travaillé jusqu'à la coupure de janvier. Mais à partir du mois de février, ils se relayaient en cours pour émettre un bourdonnement continu. Au bout de quinze jours, j'en ai parlé au directeur qui a sermonné les élèves en malgache. Ils se sont un peu assagis mais ils ne voulaient plus apprendre l'histoire et la géographie (de la France). En tous cas,

17. C'est le nom de l'un des premiers gouverneurs de Madagascar.

18. Le terme « vasaha » désigne une personne de couleur blanche pour les malgaches.

ceux qui travaillaient ne voulaient pas le montrer. Lors de l'examen de fin d'année, un seul sur mes vingt-cinq élèves a réussi. Je m'y attendais un peu... A la fin de cette année, j'ai dit au supérieur que je n'étais pas là pour faire échouer les enfants. Au départ, c'était une fierté d'avoir un français dans l'école, mais c'est devenu un problème que j'ai vécu comme un échec personnel. Le directeur m'a alors parlé d'une place qui se libérait à l'Île de la Réunion.

Quand je suis arrivé dans ce département français, j'ai été appelé sous les drapeaux pour aller en Afrique du nord. A la caserne, j'ai expliqué à l'officier recruteur que je ne voulais pas porter les armes contre les jeunes que j'avais aidé à grandir. Je savais ce qui se passait en Algérie : il y en a eu des massacres, hommes, femmes et enfants confondus. L'armée française devait « mettre de l'ordre » au nom de la France. Il y en a eu des suicidés, des déserteurs ; mais beaucoup d'officiers français ont fait leur boulot aveuglément, sans réfléchir. Toute cette guerre sale, je l'ai évitée, ou je l'ai fuie. Je me suis fait porter objecteur de conscience et je me suis investi comme enseignant. Et lorsque certaines informations officielles évoquaient des massacres de militaires français, j'entendais mes collègues dire entre eux discrètement : « C'est bien fait ! ». Toute cette période, je l'ai vécue à couvert. En tant que frère, j'avais des amis qui venaient du monde entier, Mexicains, Vietnamiens, Congolais, Colombiens. J'ai vécu dans un milieu international où la culture française permettait aux hommes de se rencontrer, et non de s'entretuer.

En 1956, j'ai donc atterri au collège Saint Michel de Saint Denis pour enseigner le français aux classes de 4^e et 3^e pendant un an. Les habitants de la côte avaient donné un surnom aux Blancs, les « Pat'-Jaun' ». Je découvrais un autre paysage, une autre population. Les élèves étaient d'origine et de confession différente, mais comme ils étaient tous créolisés ils s'entendaient bien. J'enseignais dans une école catholique, les parents le savaient. On faisait une prière tous les matins et les élèves des autres confessions restaient tranquilles, respectueux de la religion. J'étais là pour transmettre le savoir avec l'éclairage de

l'Évangile. À la fin de l'année 1957, le supérieur m'a proposé d'aller au Guillaume Saint Paul, un internat où j'ai travaillé pendant un an à la fois en tant qu'enseignant et éducateur.

À la fin de chaque année scolaire en tant que religieux, on faisait une retraite spirituelle : c'était un temps de récollection et de prières. On méditait pour vérifier qu'on était toujours en accord avec le projet de vie à la suite de Jésus. C'était un projet à la fois personnel et apostolique, pour transmettre nos croyances et les exigences de la morale catholique, la beauté de cette marche éclairée par l'Évangile en accord avec les chrétiens du monde entier. J'avais une vision de la société tout à fait erronée, mais comme j'étais dedans, j'étais persuadé d'être dans la vérité. J'ai médité quotidiennement pendant des années pour raffermir ma foi en tout ce que l'Église me transmettait. J'étais enraciné dans la certitude que Dieu guidait le monde depuis sa création. J'effectuais les rites purificateurs qui permettent de laver les péchés, car l'Église avait soit disant le pouvoir de pardonner au nom de Dieu. Dans mon projet de missionnaire, ma finalité était de christianiser le monde. Cependant je m'interrogeais au travers de mes lectures. Même si elles étaient un peu censurées, j'apprenais les abus des européens évangélistes, depuis les croisades jusqu'à la période contemporaine où l'Église cautionnait parfois des pouvoirs militaires, comme Franco en Espagne. Cette Église n'était pas parfaite, mais j'essayais de tenir ma place de religieux le mieux possible.

À l'été 1958, on m'a parlé d'une place à l'APECA. En prenant un poste dans cet établissement, on me payait une formation de psychologue. L'APECA signifiait au départ « Association Pour l'Enfance Coupable et Abandonnée ». Elle est devenue plus tard « Association Pour l'Enfance, Centre d'Apprentissage ». L'institution était européanisée et laïque, patronnée par une association de notables bénévoles. Elle était néanmoins gérée par les frères des écoles chrétiennes. Ils avaient été appelés à l'île de la Réunion vers 1800 à la fin de l'esclavage pour éduquer et « préparer les Noirs à la liberté ». Créée dans les années cinquante

par le juge des enfants et le procureur de la République¹⁹, l'APECA avait pour mission de recueillir les enfants abandonnés, les jeunes délinquants ou les repris de justice. Le terrain sur lequel a été construit l'APECA est localisé à la Plaine des Câfres, au 27^e km à partir de Saint Pierre. Situé à environ 1500 mètres d'altitude, un camp de changement d'air pour les militaires de la caserne de Saint Denis avait été installé par l'administration française. C'était donc un espace peu peuplé, nettoyé et reboisé suite à plusieurs incendies. Il y avait seulement une boutique tenue par des Chinois et une ferme expérimentale tenue par des « z'oreilles²⁰ » qui faisaient de l'élevage de vaches, un peu de culture pour nourrir les animaux et même de la production de yaourts.

J'ai commencé à enseigner le français dans la section qui préparait au CAP d'électricité. L'effectif des classes variait à longueur de semaine, selon les décisions du juge pour enfants. Parmi les jeunes de l'APECA, on distinguait les scolaires des professionnels. Ces derniers avaient plus de 14 ans et travaillaient sur des chantiers : la ferme, le jardin, le terrassement, le bois, la forge... On leur donnait des barres à mine, des masses, des coins pour qu'ils cassent les roches ou la lave. Ils pratiquaient l'haltérophilie, l'athlétisme ou le football : cela les domptait et leur permettait de se structurer, de canaliser leur force. Respecter une discipline sportive leur apprenait à vivre d'après une loi sociale et leur permettait de s'épanouir. L'association avait ses propres équipes sportives : elles se mesuraient notamment à l'équipe de foot des militaires de Saint Denis, le Bourbon Club.

À la fin de la première année d'enseignement à l'APECA, j'aurais dû venir faire des études de psychologie en France. Mais lorsque je suis arrivé à Marseille, on m'a d'abord orienté vers des études d'éducateur spécialisé à Bordeaux, et finalement à Lille. Cette formation d'un an était purement civile : j'avais des cours de pédagogie, de psychologie et de psychiatrie. Nous avions aussi des ateliers d'activités manuelles comme la

19. L'île de la Réunion étant devenue un département français.

20. Le terme « z'oreille » désigne les Français de métropole.

menuiserie ou l'électricité. Je vivais dans une petite communauté de frères étudiants. J'étais là pour apprendre : j'aimais échanger, mais sur des sujets purement scolaires. Du fait que j'étais religieux et que je venais de l'île de la Réunion, j'étais un peu en retrait, marginalisé. J'ai fait plusieurs stages de trois mois : d'abord à Lens dans un foyer de jeunes mineurs qui rêvaient de devenir porion²¹ ; je suis ensuite allé à Boulogne-sur-Mer dans un foyer de jeunes qui partaient pêcher en haute mer ; puis je suis retourné à Lille pour effectuer mon troisième stage auprès d'une assistante sociale. À l'âge vingt-neuf ans, j'ai obtenu le diplôme d'éducateur spécialisé. Je suis retourné au Guillaume Saint Paul à l'île de la Réunion car on avait besoin d'un éducateur spécialisé, alors que j'aurais préféré retourner à la plaine des Câfres à l'APECA : j'ai obéi parce que c'était la Volonté de Dieu. Il y avait une sorte d'intelligence suprême qui m'y poussait.

À la coupure de janvier, je suis allé à l'APECA pour prendre l'air. Le supérieur m'a alors remplacé au Guillaume Saint Paul pour que je reste à l'APECA. Je suis devenu éducateur-chef responsable de la section des grands avec trois ou quatre autres éducateurs. C'est à cette époque que j'ai rencontré Liliane. Elle était assistante sociale à l'APECA et habitait au 23^e km. Avant, elle avait travaillé à Paris dans les hôpitaux, puis elle était partie en Indochine rejoindre un riche ami européen. Il a voulu l'épouser au Vietnam mais elle a rompu avant, et après cet épisode, elle a opté pour un poste d'assistante sociale à l'APECA.

21. Chef d'équipe au fond de la mine.

Big Bang 4
Lettre au père

Je ne comprends pas. Je ne le comprends pas, mon père. Un homme envers lequel j'ai éprouvé des sentiments chaotiques.

Enfant, je ne comprenais pas pourquoi deux générations nous séparaient. Il taisait son passé ; j'éprouvais une honte indicible. J'avais honte de lui parce qu'il était plus vieux que les pères de mes camarades. Parce que j'ai bien vu, au retour des colonies de vacances, qu'il détonait au milieu des autres parents. Parce qu'en vacances, on le prenait pour mon grand-père. Cela me troublait énormément et ma seule défense a été le rejet. Je m'en voulais, et pourtant j'avais besoin de me protéger du regard des autres en le tenant à l'écart. Il s'effaçait docilement, percevant mon malaise. En grandissant, j'ai appris à admirer mon père. Je l'aimais en secret, sans jamais lui dire.

Aujourd'hui j'ai peur de mon père. Peur de ce qu'il pourrait penser, dire, ou faire. Je ne le reconnais plus. Je vois les années s'abattre sur son visage, je le vois durcir ses opinions. Je redoute sa déchéance. Il devient irritable, il parle violemment, il se vexe pour un rien. Je vois la tristesse dans ses yeux, je sais qu'il souffre. Et pourtant pas une parcelle de son cœur brisé ne lui intime de revenir sur certaines paroles pour nous extraire de l'infâme marécage familial où l'on patauge.

La cassure

À la mi-août 1964, j'ai entendu du bruit et des cris provenant du réfectoire des grands. De loin, des bras s'agitaient, des coups étaient échangés et j'ai voulu m'approcher pour instaurer le calme. Je suis entré, et boum... je me suis retrouvé dans le noir. J'avais reçu un coup de poing perdu en plein dans le verre de mes lunettes. Etourdi, la figure en sang et l'œil droit perforé par des éclats de verre, je suis ressorti piteux en essayant de retourner vers le bâtiment de l'infirmierie. Mais j'étais K.O. Alors je me suis assis par terre dehors : je ne savais plus où aller, ni quoi faire. Un collègue est venu me chercher car un enfant a donné l'alerte : « Oh mais qu'est-ce que vous faites là... attendez, on va chercher quelqu'un tout de suite ! ».

Tilmar, le chauffeur de l'APECA, m'a emmené à l'hôpital de Saint Pierre dans sa 404 pour consulter le docteur Durieux. Dans la voiture, j'étais abasourdi. Une fois arrivés, on m'a aidé à m'allonger. On a nettoyé mes plaies à la joue et au nez. J'avais une sale blessure à l'œil et des morceaux de cristallin épars. Assisté par sa femme, le docteur a écarté mes paupières, fait une piqûre pour insensibiliser mon globe oculaire et m'a soigné dans l'urgence. Il m'a fait un pansement et m'a bandé la tête. Il est revenu à l'hôpital plusieurs fois les jours suivants pour refaire des soins. La deuxième semaine, mon œil guérissait. Finalement, la blessure n'avait pas touché la rétine : j'avais l'espoir de voir de nouveau.

Depuis plusieurs années, je vivais loin de ma famille, nous étions seulement reliés par des lettres mensuelles. Pendant ma convalescence j'étais centré sur ma blessure, mon échec, mes souffrances. Au bout de quinze jours, j'allais un peu mieux. Avec l'autorisation du docteur Durieux, le supérieur de l'APECA m'a

informé du contenu d'un télégramme reçu le 16 août. Mes larmes ne risquant plus d'infecter mon autre œil, on m'a appris le décès de ma mère. Cette tragique nouvelle m'a replongé dans un marasme profond. J'ai dû à la fois avertir ma famille de ce qui m'était arrivé et partager leur deuil... J'allais vivre des mois sans espérance. L'école des frères de Saint Pierre m'a recueilli afin que je puisse me reposer. Je me levais pour aller à la chapelle selon les rites et les habitudes acquises, mais dans la journée je tournais en rond dans le petit jardin qui jouxtait la maison. Je me disais que mon accident était une épreuve permise par Dieu. Je me remémorais l'histoire de Job, ce brillant patriarche qui un jour a tout perdu. Assis sur son tas de cendres, il louait encore le Seigneur qui lui avait tout donné puis tout repris. Je m'accrochais à cette histoire de la Bible et je me disais : « Dieu l'a voulu ».

J'y ai passé du temps, à remâcher, à réaliser où j'en étais. A trente-deux ans, j'étais cassé : borgne et estropié, je ne pouvais plus regarder les gens en face. J'étais dans le noir, ne voyant plus rien, au propre comme au figuré. Je n'avais plus aucun désir, aucun projet. J'avais fait des études d'éducateur pour travailler à l'APECA, mais je ne pouvais pas y retourner. Tout était foutu. J'en avais vu des choses, des enfants, des vies, des sociétés, des mondes différents. J'avais communiqué avec mes deux yeux ; maintenant je n'avais qu'un œil, je ne pouvais plus voir, ni affronter le regard des autres sur moi. Pour prendre conscience des effets de ce coup, il a fallu attendre plusieurs semaines, mois, voire des années.

Big Bang 5
**Comment je suis devenue
fille unique**

Ce soir c'est Noël, et après l'avoir longtemps passé en famille, une quinzaine à table, le cercle s'est réduit comme une peau de chagrin. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que trois. Un triangle insupportable qui défie les lois de la fratrie, qui ne va pas dans le sens de la généalogie.

Alors, on déguise le vide avec des amis proches, ceux qui savent et qui ne vont pas mettre les pieds dans le plat. Des gens policés à qui s'impose insidieusement le silence pour ne pas embarrasser.

Je ne sais même plus comment tout cela a commencé, ni comment nous en sommes arrivés là, mais ce jour de décembre, je réalise qu'il est probable que la situation ne se démêle jamais. Jamais. Jusqu'à la fin de leur vie, mes parents ne verront plus jamais leur fils. Pendant ces dix années, j'ai eu le temps d'user tous les stratagèmes imaginables pour faire en sorte que les liens se renouent : j'ai tour à tour fait preuve d'empathie, de bienveillance, de violence, de compassion, de patience, d'insistance d'indifférence, et je me suis rendue. À l'évidence, toutes ces tentatives sont vaines. La seule attitude qui me permette de surnager face à ce conflit qui me broie, c'est le silence.

Mais tout, absolument tout, TOUT dans ma vie me ramène à ça, ce vide nucléaire qui nous engloutit. Etre seule face à mes parents, c'est un non sens absolu. Exister à leurs yeux sans mon frère, c'est une blessure impansable.

Le doute

Travailler à l'APECA n'était pas facile mais j'avais fait de mon mieux. Comme j'étais responsable de la section des grands et qu'il y avait de la pagaille dans le réfectoire, je m'étais senti obligé d'y aller. C'était la volonté de Dieu, c'était mon devoir d'éducateur d'être là.

Après mon accident, je suis remonté à la plaine des Câfres car on m'y avait trouvé un emploi. Je m'occupais de la boutique qui vendait des fruits et des bonbons, un emploi que je tenais derrière une grille. J'ai aussi commencé à rédiger une progression en lecture-écriture pour des analphabètes. Je faisais des fiches avec des lettres, des phonèmes, des noms, des commencements de phrase. Cela m'a mobilisé intellectuellement mais j'étais démolé en tant que professionnel.

J'ai alors commencé à prendre des distances par rapport à toutes mes options précédentes. Je réalisais que j'avais construit ma vie sur les croyances transmises par ma mère, par l'église de Saint Victor et par les frères. Pour suivre Jésus, j'avais été capable d'obéir de façon absolue, de souffrir parfois de la faim et de la soif... Je travaillais du mieux que je pouvais, mais j'étais toujours culpabilisé de ne pas en faire assez. Alors j'implorais Dieu de m'aider à mieux faire, je comptais sur sa présence dans ma vie. Je ne m'attribuais aucune réussite. Après mon accident, je me suis demandé pourquoi j'en étais arrivé là aussi aveuglément. Je me rendais à la chapelle mais j'étais vide et n'arrivais plus à m'unir aux rites. Je continuais mes pratiques religieuses par conformisme et par habitude.

J'étais profondément blessé en tant qu'homme. Même à l'APECA où l'on comptait sur moi en tant que professionnel, je ne pouvais

plus assumer mon rôle. Les enfants cherchaient mon regard mais j'étais défiguré. En septembre, je suis allé travailler au foyer 150 à Saint Pierre. Les frères avaient acheté cette maison lors du 150^e anniversaire de l'arrivée des frères à l'île de la Réunion. J'aidais les jeunes en difficulté à trouver du travail ; mais parfois j'allais les chercher au commissariat.

J'ai vécu ce travail au foyer comme un échec. Plus de la moitié des jeunes étaient sans emploi. Je n'arrivais plus à tenir, je n'avais plus la foi. Je ne pouvais plus me raccrocher à ce qui m'avait soutenu en tant qu'homme. J'invoquais toujours ma mauvaise vision. Pour essayer de dépasser mon handicap, j'ai appris à conduire sur la petite Fiat qui servait à l'économat²². Je connaissais mes limites : le jour ça allait mais la nuit c'était trop risqué à cause de ma vision défaillante. Au bout de quelques mois, je me suis présenté au concours. J'ai eu la conduite mais j'ai raté le code car je n'avais pas eu le temps de l'apprendre. Le policier inspecteur qui venait de France me taquinait car j'étais moi-même professeur. Au bout d'un mois, il m'a fait repasser le code et j'ai eu mon permis. Mais j'ai finalement très peu conduit.

Puis le docteur Durieux m'a envoyé à Lille chez un éminent collègue de la faculté de médecine pour faire des examens. Après quelques consultations, j'ai été opéré dans le service ophtalmologique de la cité hospitalière. Je faisais pleinement confiance à l'équipe. Je ne pouvais attendre qu'une amélioration de mon aspect borgne et défiguré que je détestais : quand je regardais les gens, je voyais qu'ils cherchaient où j'étais. Je suis resté quelques jours dans le noir pour me reposer puis je suis retourné à la clinique. Ils ont constaté que l'intervention avait été bénéfique et que je pouvais commencer ma rééducation avec un orthoptiste.

Au bout de quinze jours, ça allait mieux. Enfin... juste au niveau de l'esthétique, car au niveau de la vision, l'image floue captée par mon œil blessé se superposait à l'image nette captée

22. C'est-à-dire s'occuper des courses.

par l'œil indemne. En 1965, j'étais en échec professionnel. Comme l'APECA avait payé mon séjour à Lille, j'y suis retourné pour donner des cours de français en CAP électricité. J'étais réparé en apparence, mais on me pointait du doigt et on me regardait avec curiosité. J'en souffrais en silence.

C'est dans ces années-là que j'ai rencontré Charles, frère lui aussi. En tant que directeur de l'APECA, il m'avait fait part de ses difficultés professionnelles. Il travaillait d'arrache-pied tous les jours, tôt le matin et parfois très tard le soir. En dehors des actes communautaires qu'il pratiquait en tant que frère, il n'avait pas de vie. Il se trouvait très isolé dans son métier et ses responsabilités. Exténué et entièrement dévoué à son travail, Charles avait fait installer à côté de son bureau une mezzanine pour se reposer de temps en temps.

Un jour il est tombé malade et la seule personne qui s'est montrée prévenante et attentive était sa secrétaire. Il se sentait coupable d'avoir cette relation affective. Je crois qu'il m'a dit avoir parfois eu envie de partir avec elle. Quand il m'a raconté cela, je lui ai conseillé de prendre de la distance. En 1969, nous sommes tous les deux retournés en métropole pour un recyclage.

Big Bang 6

Les uns conscients

Mon rêve du 16 décembre 2011

Une pièce vide et grise, comme la salle d'interrogatoire d'un poste de police, avec des miroirs sans tain. J'y fais entrer mon frère, puis j'y conduis mon père. Je les y enferme. Si c'est le seul moyen pour qu'ils se parlent enfin...

Rêve de ma mère du 17 décembre 2011

Le téléphone sonne.

Ma mère : - Allo ?

Mon oncle : - ...

Ma mère : - C'est Mamie ? (sous-entendu "à qui il est arrivé quelque chose")

Mon oncle : - Non.

Ma mère : - C'est Anna ?

Mon oncle : - ...

Cris.

Mon rêve du 17 décembre 2011

Une lettre en deux exemplaires. Deux destinataires : mon père et mon frère. Quelques mots : « Je disparaïs. Que faites-vous ? »

*

Cela fait six mois que j'ai érigé un mur invisible entre moi et mon frère, entre moi et mes parents. Je me suis murée dans le silence au sujet de leur guerre froide. Parce qu'au bout de dix ans, je me suis rendue compte que j'avais fait tout ce que je pouvais. Et tous les espoirs qui persistent à poindre en moi ne sont que fusées de détresse qui filent, fuient, explosent et choient.

J'ai mis dix ans à comprendre que dans cette histoire, je ne suis pas actrice : je subis impuissante ce qui se joue. Je suis une victime collatérale du sang qui coule dans nos veines. Lorsque j'ai intégré que dans cette histoire mon rôle était à la marge, qu'il me fallait les côtoyer tour à tour sans que jamais ils ne se croisent, j'ai exigé qu'ils ne me prennent plus à parti.

Six mois ont passé et je fais le bilan sans m'en rendre compte, à l'approche cruciale des fêtes de famille qui voient la mienne écartelée. Ce moment fatidique où ressurgissent les blessures que l'on enfouit sous la ouate du quotidien. Six mois ont passé, et rien n'a changé. J'ai vécu heureuse de mon côté ; de temps en temps je les ai frôlés quelques heures, les uns, les autres. Aujourd'hui j'éprouve deux sentiments. La culpabilité, parce que s'il survenait quelque événement tragique, je crois que je m'en voudrais à vie de n'avoir pas, encore une fois, juste une dernière fois, essayé. L'égoïsme, parce que j'ai l'impression de vivre un bonheur personnel au détriment de ma famille cassée. J'en ai parlé à celle qui partage ma vie. Et elle m'a dit...

« Tu n'as pas fait semblant de ne pas voir, tu t'es préservée pour entretenir une relation avec tes parents, notamment ton père. Quand je t'ai connue, ils étaient des étrangers. Maintenant, tu en sais plus sur ton père que la plupart des gens ; c'est fou. Tu me parles de tes rêves, je ne pense pas qu'ils soient à reproduire à la lettre : cela fait dix ans que ton frère ne veut pas entendre parler de ton père, ce n'est pas parce que tu auras écrit sa biographie qu'il aura envie de se la fader. Ce livre, l'objet fini, n'a pas d'importance en soi. Par contre, ce que ce projet développe en toi, cette relation apaisée avec tes parents, c'est de ça dont tu peux lui parler d'adulte à adulte. Ce sont de nouvelles bases pour aborder le sujet familial. »

Alors j'ai décidé d'en reparler avec mon frère une énième fois, mais différente. Je voudrais lui raconter mes six derniers mois. Lui dire que je me sens animée d'une force nouvelle. Lui demander s'il pense à eux, parfois. Le supplier d'y penser à présent, car c'est le moment. La vie passe, les enfants

grandissent, les parents vieillissent. Il est temps de ralentir nos existences effrénées, de panser nos blessures sous silence et de recommencer à vivre ensemble.

Je ne lui mentirai pas, je connais les limites de mes parents, elles n'ont pas changé. Certains traits de caractère, certaines positions me heurtent et me contrarient, mais point de meurtrissures. Parce que je ne me réduis pas à mes parents : je suis autre, je suis une, entière et libre. Parce que je n'ai pas à assumer ce qui me dérange en eux. J'ai simplement à l'accepter, à l'affronter parfois si cela dépasse mes bornes. Mais cela ne mettra plus en péril nos liens. Je crois que dans le passage à l'âge adulte, vient un moment où la relation prime sur la raison.

La révélation

Quand je suis rentré en France, j'étais à plat, découragé, usé. Je suis allé au foyer des frères de la rue de Sèvres, au numéro 78. Dans les années 1970, ce foyer s'était laïcisé et était devenu mixte : il accueillait aussi des étudiants. Je ne connaissais personne dans cet établissement. J'étais déprimé et en échec professionnel. Je n'avais pas réussi à faire sortir les jeunes de la misère et de la marginalité. Dans le foyer, j'ai rencontré frère Didier²³ qui m'a parlé de Psychoprat²⁴. J'ai passé le concours d'entrée et ai été admis directement en 2^e année. Je me suis retrouvé avec des élèves d'une vingtaine d'années alors que j'en avais trente-sept. J'ai dû me dérouiller au niveau mental. Nous étudions la psychologie, la pédagogie, la sociologie... Je grattais, je grattais, je grattais. En 1970, je suis entré en 3^e année et j'ai opté pour une spécialisation clinique abordant la psychiatrie et les déviations psychologiques. J'ai fait un stage dans un CMP²⁵ du XVIII^e rue de Boucry. Je fréquentais des psychiatres, des pédopsychiatres, des psychomotriciens. J'ai obtenu mon diplôme en 1973, après avoir réussi le concours et rédigé un mémoire sur l'orientation scolaire en relation avec la psychologie de l'individu.

De retour en France, Charles avait pris la direction d'un foyer à Gagny. Il m'a parlé du voyage qu'il allait faire au Maroc avec Liliane, l'assistante sociale avec qui j'avais travaillé à l'APECA. J'ai décidé de les accompagner. Liliane et moi sommes partis de Paris en voiture et avons rejoint Charles à Orange. Nous avons ensuite roulé jusqu'à Irun dans les Pyrénées, puis en Espagne. Liliane a dû prendre l'avion et j'ai embarqué sur un

23. i.e. Jacques Piveteau - devenu plus tard formateur de cadres d'entreprises et de dirigeants. Il a apporté une importante contribution à la réflexion sur l'éducation et sur la pratique du management.

24. Ecole de Psychologues Praticiens.

25. Centre Médico-Psychologique.

bateau avec Charles à Malaga pour rejoindre Tanger. Après avoir retrouvé Liliane, nous sommes allés rendre visite au père Armel, ancien aumônier de l'APECA qui tenait une paroisse catholique à Marrakech. Il nous a accueillis à bras ouverts et nous a raconté que l'APECA périclitait. Nous avons ensuite voyagé pendant une semaine le long de la côte est du Maroc. C'est pendant ces semaines que j'ai vraiment appris à connaître Liliane. Depuis, une indéfectible amitié nous lie.

De retour à Paris, j'ai effectué des vacances au CAPP²⁶ situé rue des Blancs Manteaux, puis chez Renault à Boulogne pour préparer des ouvriers spécialisés à être contrôleur. Je travaillais avec eux sur le langage et l'écrivais autour de thèmes techniques liés à leur profession. Puis j'ai rencontré le docteur Bizos, une pédiatre chevronnée responsable des services de santé scolaire et de la PMI²⁷. Elle m'a proposé un poste pour former des assistantes maternelles dans le XV^e. Je me déplaçais en mobylette pour rejoindre mes différents lieux de travail. Pour me diriger, je m'aidais de la position du soleil comme j'avais appris à le faire à Madagascar. En commençant à travailler j'ai petit à petit pris mon indépendance, et j'ai quitté le foyer. En 1973, j'ai habité pendant trois mois près de Montparnasse dans l'appartement d'un ancien frère rencontré à Psychoprat. À son retour, il m'a parlé d'un studio que la propriétaire a accepté de me louer pour une centaine de francs par mois.

Cette période a coïncidé avec le début d'un travail que j'ai entrepris dès 1971 sur les conseils de frère Didier. Une fois par semaine, je voyais un psychanalyste près du métro Vavin. J'ai travaillé sur ma vie depuis tout petit, sur ce que j'avais fait, ce pour quoi je l'avais fait, ce en quoi je croyais... Je perdais mon point d'ancrage initial. J'ai commencé à mettre en doute beaucoup de choses auxquelles je croyais pleinement, profondément. Toute ma vie avait été influencée par ma croyance. J'avais toujours été assez naïf : je me disais : « Quelle liberté j'ai, de croire ! », alors que j'étais muselé comme un enfant.

26. Centre d'Adaptation Psycho-Pédagogique.

27. Protection Maternelle et Infantile.

J'avais accédé au savoir grâce à cette structure religieuse et il m'était difficile de me dire que j'allais en sortir. Dans mon enfance, j'avais été baigné dans la religion. Les images de l'Enfer avaient forgé mon éducation et m'avaient dicté la finalité de la vie : mériter le Ciel en menant une vie de travail et d'honnêteté. Jusqu'à mon accident, j'ai cru que j'étais à ma place. Mais après, je me suis retrouvé dans le brouillard. Je fonctionnais par acquis, je faisais mon devoir. Décrocher de mes rituels et me détacher de mes croyances a été difficile. J'ai commencé à y voir plus clair grâce aux heures passées sur le divan à raconter l'APECA, mon accident, le décès de ma mère... Toutes ces souffrances me revenaient. Parfois je pleurais car je n'avais rien à dire.

Mais un jour j'ai fait un rêve qui s'est répété plusieurs fois de suite. J'étais enfant, j'accompagnais mon père qui conduisait un tombereau mené par une paire de vaches. Il marchait devant et je passais à côté de l'attelage pour donner quelques coups de bâton aux vaches. Était-ce avant l'aube ou après le coucher du soleil ? Sécurisé par mon père, je conduisais le tombereau quand je me suis soudain senti seul, plongé dans une noirceur enveloppante. Je ne voyais plus rien : ni le tombereau, ni les vaches, ni mon père. Et sur ma gauche a surgi un éclair de couleurs. Agrippé à une falaise de rochers, un oiseau multicolore battait des ailes sans pouvoir s'envoler. Il était beau. Dans mon rêve je ressentais une grande intimité avec cet être brillant et coloré, piégé dans un monde obscur. Je tentais de le libérer mais constatais que rien ne le retenait réellement. Cela provoquait mon malaise et je me réveillai. J'ai raconté ce rêve récurrent sur le divan. Le psychanalyste ne m'a jamais rien dit mais une conviction a fait irruption en moi : j'étais cet oiseau et les ténèbres qui m'entouraient étaient celles de la religion dans laquelle je m'étais engagé depuis plus de vingt ans ! Les séances suivantes, je n'avais plus rien à dire. Un peu plus tard, j'ai interrompu mon analyse car je crois que j'avais trouvé une autre vérité, ma vérité : je me suis retrouvé en tant qu'individu, avec des possibilités. Il me fallait sortir de l'anonymat et me libérer.

J'ai toujours été reconnaissant envers la communauté des frères et

l'APECA de m'avoir permis d'étudier et de voyager. Pendant toutes ces années, je n'avais jamais pensé à rejoindre la vie civile. Être religieux était une option assez orgueilleuse : on ne se mêlait pas aux autres car on était au-dessus. J'étais libre, mais par la Grâce de Dieu. Je ne m'écoutais pas beaucoup car je ne pouvais pas tellement m'entendre. Après ma révélation sur le divan, je n'ai plus pu faire semblant. Mon analyse m'a permis de me retrouver un peu... et même beaucoup. Elle m'a aidé à prendre du recul par rapport à cette dépendance infantile : j'avais été très dépendant de ma mère à douze ans et très dépendant de l'Église jusqu'à quarante ans.

Quand j'étais enfant, j'ai découvert que l'horizon était grand et ne se limitait pas aux vaches, aux prés, aux bois. On nous parlait de notre pays la France, sa géographie, les fleuves, la Loire qui s'en allait loin vers l'Atlantique... Je sentais le poids de l'héritage de la romanité, de la Grèce antique, des rois, tout ce qui fait notre identité nationale. L'histoire de la France était un peu mon histoire, je l'ai idéalisée. En m'identifiant à la religion, j'ai été pétri par toute la richesse civilisationnelle et matérielle que la chrétienté a répandu dans notre pays. Mais en parallèle, il y a eu beaucoup d'abus, et surtout des guerres affreuses.

Pour sortir de la religion, j'ai effectué un long travail de recherche afin de rectifier les notions que j'avais acquises. À Psychoprat, je me suis investi dans les sciences humaines, la psychologie, la physiologie et la sociologie. On étudiait ce qu'on en sait, ce qu'on est : l'homme avec sa potentialité et ses limites. J'ai confronté ma vision religieuse de la vie avec les avancées des « scientifiques ». Je me suis nourri de lectures rationnelles sur l'histoire et l'archéologie. Mais la société française reste héritière de la chrétienté. J'ai beaucoup lu sur l'histoire de l'humanité, son origine il y a six millions d'années et les premières écritures il y a six mille ans en Chine et en Mésopotamie. Je croyais beaucoup à l'Évangile, or il a été écrit seulement au III^e ou IV^e siècle ! Il m'a fallu déconstruire, me débarrasser de toutes ces croyances qui m'avaient été enseignées

comme des vérités essentielles, alors qu'elles résultaient d'une transmission orale perpétuée pendant des millénaires puis figée dans des traités de théologie. Je découvrais qu'au Moyen-Âge, le Clergé se tenait près de la puissance civile et militaire. Je m'interrogeais sur cette Église qui se voulait spirituelle et qui était en même temps très incarnée dans le monde matériel et économique. J'ai aussi beaucoup lu sur la querelle des Jansénistes et des Jésuites aux XVII^e siècle. Que de baratin, de gaspillage d'intelligence des deux côtés, que ce soit Luther ou Calvin !

Quand j'ai eu pris des distances par rapport à tout ce désordre, je me suis rendu compte de tout ce que j'avais emmagasiné comme doctrines religieuses... et tout cela m'apparaissait illogique. Je réalisais que dans toutes les civilisations étaient transmises des sagesse, qui n'étaient finalement que des pratiques très humaines. Les événements climatiques ou terrestres ont toujours questionné les hommes et ils ont inventé les religions pour les expliquer. Quand j'étais croyant, tout était simple, la vérité était dans l'Évangile, j'étais dans la main de Dieu. Si bien que dans ma vie professionnelle en tant que frère, je demandais toujours à Dieu de m'aider face à un dilemme et de m'aiguiller vers la meilleure solution. Si je dérogeais, j'étais pêcheur et j'allais me confesser. Tant que je baignais dans la religion, j'étais sur le bon chemin pour mériter le Ciel. Il m'a fallu quitter cette sécurité-là, réaliser que le monde était autre.

Je prenais peu à peu des distances avec ce que j'avais intégré, mais au quotidien j'étais toujours frère. Lors des méditations à la chapelle, je restais debout au fond et pensais à toutes sortes de choses. J'avais du mal à participer à la gestuelle, l'agenouillement, je singeais un peu en attendant de pouvoir prendre la décision de rompre. Lorsque mon autonomie matérielle n'a plus suffi, j'ai demandé un entretien avec mon supérieur religieux pour lui dire que je ne pratiquais plus. Il m'a laissé quelques mois pour réfléchir, au terme desquels j'ai demandé à être libéré de la société religieuse. C'était une démarche légale pour être en règle avec les engagements que j'avais pris en tant que frère. J'ai trouvé la force de poser cet acte-là et

de me désengager. Je me suis retrouvé tout nu, assis par terre. Enfin, pas tout à fait car j'avais ma chambre rue du Théâtre ! Je vivais de pas grand-chose mais j'étais fier de me débrouiller seul.

Big Bang 7

Les murmures imaginés

- Comment vas-tu ?

- ...

- Il y a 6 mois, je te demandais de ne plus me parler des parents... Que s'est-il passé depuis ? Y as-tu pensé ? En as-tu rêvé ? As-tu pleuré ?

- ...

- De mon côté, j'ai pensé, j'ai rêvé, j'ai pleuré...

- ...

- De mon côté, j'ai avancé comme jamais. J'ai suivi notre père pas à pas, mot à mot, dans sa vie d'avant notre naissance, sa vie d'il y a longtemps... Je n'excuse rien, j'ai simplement compris, car il m'a dit.

La rencontre

À quarante-et-un ans, j'étais à Paris et j'étais content de tenir tout seul. J'allais à mon travail et je retrouvais le soir ma petite chambre de la rue du Théâtre. Je découvrais le métier clinique et cela me passionnait. Je soutenais et conseillais les parents pour aider les enfants. J'avais de bonnes relations avec mes collègues et nous travaillions en équipe. Je me trouvais bien parmi ces travailleurs attentifs à la santé des autres. Cet altruisme s'inscrivait dans la continuité de ce que la religion m'avait appris : le souci de tous les soignants était de faire en sorte que les gens aillent mieux. Ce travail m'a aussi aidé à assumer ma solitude et à être fier de ma liberté. J'ai finalement gardé peu de relations issues de ma vie antérieure.

En parallèle de mon travail, j'ai participé à des sessions de psycho-cinétique, discipline que j'avais découverte à Psychoprat. On nous réunissait dans une grande salle en tenue décontractée. Les consignes étaient claires : se taire, garder les yeux fermés. L'animateur parlait doucement en donnant des indications : « Mettez-vous à l'aise... asseyez-vous confortablement, au sol... maintenant, mettez-vous sur le ventre... déplacez-vous vers la droite ; si vous rencontrez quelqu'un, écartez-vous ; essayez de ne pas déranger les autres... relevez-vous lentement... tournez-vous vers la droite... » etc. Pendant plus d'une heure, on recevait des consignes et chacun intériorisait les mouvements dictés. À la fin on se réunissait et l'animateur nous donnait la parole. Certains restaient silencieux, d'autres commentaient les émotions ou sensations ressenties durant la session : « Quand on a fait ce geste, j'en ai eu marre », ou bien au contraire « Cette position, je l'ai beaucoup appréciée ». On procédait à l'analyse psychologique de ce qu'on avait vécu dans le mouvement. Après chaque session, il y avait un temps de détente et de récréation. C'est lors d'une de

ces sessions que je l'ai rencontrée.

Pendant les vacances scolaires de Noël 1973, j'ai participé à un stage de psycho-cinétique à Chantilly. Je ne connaissais personne. Je me rappelle qu'un jour, avant de passer à table, on est allés se laver les mains et au lieu d'aller chercher un torchon pour les essuyer, je les ai agitées en l'air. Des filles se tenaient à côté et l'une d'elles s'est retournée en rouspétant parce que je l'avais aspergée. Deux ou trois jours plus tard, on s'est retrouvés en face l'un de l'autre à table et on a commencé à discuter. Après le repas, elle m'a raconté d'où elle venait, ce qu'elle vivait, comment elle s'était autonomisée en quittant sa commune d'origine. Son père semblait assez exigeant et lui avait toujours interdit plein de choses. On a parlé, on a parlé, et puis finalement... je ne sais pas ce que je lui ai dit, mais elle s'est blottie contre moi en me disant « Toi, tu me comprends... » On a marché longtemps dans le parc, puis on s'est embrassés.

Je ne connaissais que son prénom et le jour du départ je l'ai cherchée, mais elle était déjà partie avec ses amies. On avait la liste de tous les participants avec les adresses, je savais qu'elle venait du Maine-et-Loire et qu'elle s'appelait... Nicole. Suite à cette rencontre, nous ne nous étions pas promis de nous revoir. Alors je lui ai écrit, et nos lettres se sont croisées car elle m'avait écrit aussi. On a continué à échanger des lettres pendant toute l'année 1974. A Chantilly, je lui avais raconté mon passé de frère et toute mon histoire. Elle savait d'où je venais et où j'en étais. Elle savait que j'habitais à Paris, où elle montait de temps en temps pour des sessions d'expression. C'est ainsi qu'elle justifiait ses voyages auprès de ses collègues, mais en réalité elle venait me voir. La première fois, elle a attendu plusieurs heures assise sur mon paillason car j'étais au travail et ne m'étais pas tracassé sur son horaire d'arrivée... Puis elle m'a invité à venir à la Balancière où elle avait sa petite chambre. Une autre fois, je l'ai accompagnée à Chalonnes-sur-Loire dans la maison de campagne de ses parents, un week-end où ils n'étaient pas là. Et puis elle m'a invité à Montrevault pour les rencontrer.

On n'était pas vraiment ensemble ; elle est prudente Nicole, elle voulait d'abord que ses parents me voient avant d'officialiser notre relation. Elle leur avait raconté que je travaillais chez Renault mais sans préciser mon poste, psychologue du travail, car ses parents avaient de mauvais a priori sur la profession. Je fus donc présenté comme formateur, le côté clinicien étant passé sous silence. Ma rencontre avec ses parents s'est bien passée. Son père m'a montré son atelier et son travail de chaisier ; je lui parlais de mon travail vaguement, en banalisant le côté thérapeute. Et en 1975, Nicole a annoncé à ses parents qu'elle s'installait chez moi à Paris.

Big Bang 8

Tu seras mon père

Un jour, j'ai fait la connaissance de mon père.

Mon père a quelque chose de Nils Arestrup. Ce même regard profond, cette puissance, cette force, cette révolte contenue. Ce même visage qui porte les traces du temps, ces cheveux blancs tirant parfois sur le jaune. Dans ses yeux, la même intensité. Le pouvoir de dire tant en silence. Le pouvoir de fusiller. Ces rides qui portent l'empreinte de l'expérience et de la sagesse. La beauté de l'âge. Ce mélange de paix et de fureur. Ces mains qui portent en elles tant de douceur et tant de souffrance. L'âme à la fois impitoyable et miséricordieuse. L'étreinte bourrue qui broie le corps. Mon père, ce roc au cœur de craie.

L'ascension

Une fois à Paris, Nicole a commencé à travailler comme secrétaire pour une société de services à domicile. Elle gagnait un petit pécule mais de toutes façons on dépensait peu. On a pris un compte commun à la Poste ; on était prêt à tout partager. On s'est mariés le 14 juillet 1977 à la mairie du XV^e arrondissement. On était huit ou dix à la mairie, pas plus. Les gens disaient qu'on passerait peut-être à l'église après... Un jour, Liliane m'a parlé d'une amie qui travaillait dans une agence immobilière rue des Volontaires. Quand j'ai rencontré Bruna, elle a tout de suite voulu savoir où on habitait ; en voyant notre logement rudimentaire, elle a voulu nous aider. Quelques mois plus tard, elle nous annonçait avoir trouvé notre bonheur au 43 rue Lecourbe. Des locataires avaient laissé un appartement en mauvais état suite à la décision des propriétaires de le vendre. Tout ce temps-là, nous avons économisé car nous ne vivions de rien. Bruna a négocié le prix et nous a proposé de l'acheter. Nous n'avons pas réfléchi longtemps : il coûtait 300 000 francs, et nous l'avons acheté comptant pour 150 000 francs en 1979.

À cette époque, on ne parlait pas de sexualité. Ça faisait partie de la vie intime des couples, qui souvent n'en parlaient même pas ensemble. La vie sexuelle se résumait à des corps à corps assez primaires, très proches de la vie animale. Ce qui était intime autrefois est aujourd'hui parlé. Quand j'étais enfant, puis jeune adulte, c'était chuchoté. Le mouvement hippie était scandaleux, des garçons et des filles « se mélangeaient dans les champs », mais ça se passait en Amérique. Il n'y avait pas tant de moyens de communication. La télévision diffusait la vie politique essentiellement.

Quand je me suis engagé dans la religion, je ne me voyais pas

père, je ne pensais pas à la possibilité d'une vie de famille. Avoir des enfants c'est aussi une responsabilité : à vingt ans ce n'était pas mon projet. Mais un jour, en allant à mon travail, j'ai vu un petit enfant avec sa mère sur le trottoir en face de l'hôpital Necker. J'ai trouvé ça beau et touchant. C'est un souvenir très ancien, un coup au cœur, comme le rêve que j'ai raconté à l'analyste. Cela m'a interpellé par rapport à ma vie de célibataire égoïste.

En 1978, comme nous voulions un enfant tous les deux, nous avons eu Benoît. Il avait déjà un an quand nous avons emménagé rue Lecourbe. Mon père est décédé l'année de sa naissance - juste avant le père de Nicole. Avant sa mort, il avait été chez le notaire. Il a laissé une part importante à mon frère qui avait valorisé la ferme ; ma sœur a hérité de quelques terres et moi de parcelles boisées. Mon frère a exploité les terres de ma sœur en lui payant un fermage à l'année. De mon côté, je me suis arrangé avec mes neveux : j'ai fait exploiter mes bois par Michel et j'ai vendu des terres à André. Ce dernier a tenu à garder des propriétés là-haut, pour aller à la chasse et se sentir chez lui.

Dans l'immeuble de la rue Lecourbe, on a fait la connaissance d'un Japonais qui habitait en dessous de chez nous et jouait du saxophone. Il s'entraînait sur des mélodies à différentes heures de la journée. Trois mois après la naissance de leur fils, sa femme est repartie au Japon pour l'élever selon la tradition. Son mari l'a suivie définitivement plus tard, un été où nous étions en vacances. À notre retour, nous avons trouvé sur notre paillason de nombreux objets, pour la plupart des cadeaux offerts suite à ses concerts et dont l'expédition au Japon lui aurait coûté trop cher. En 1983, notre voisin de palier est parti et on a racheté son studio. Nicole était enceinte et passait difficilement dans le passage entre les deux appartements. Je travaillais, elle gardait Benoît, alors on a fait comme on a pu pour les travaux. Bruna avait rénové les locaux de son agence immobilière et sa cave était pleine de lambris et de lattes de bois qu'on a récupérés pour faire une cloison. On a aménagé une salle de bain avec WC, une chambre, puis une autre... tout était

très pratique, sans ambition.

Au début de notre relation, Nicole ne voulait pas d'enfant. Après Benoît, elle ne voulait pas d'autre enfant. Elle était très possessive avec lui et c'était réciproque. J'étais tenu à l'écart. Quand elle allait à ses ateliers de peinture, elle le laissait chez une dame dans la rue d'à côté, mais ça ne se passait pas bien, il pleurait. Quand je pouvais, je l'emmenais dans le porte-bébé au CAPP : je le posais par terre sur un tapis et il dormait dans le bureau. À deux ou trois ans, je l'installais à côté de moi avec un crayon et une feuille de papier. Quand on arrivait rue des Archives, j'allais lui acheter un croissant à la boulangerie. C'est lui qui me l'a rappelé une fois plus grand, en passant dans cette rue ensemble. J'avais quelques soucis professionnels, mais une vie familiale simple. Puis on a voulu avoir un deuxième enfant. Quand tu es arrivée, on a fait de la place dans la chambre. On a fabriqué un grand boa bleu pour faire un petit nid.

Suite à sa formation pédagogique, Nicole a participé à des sessions d'expression par la peinture avec Arno Stern. Dès 1976, elle a à son tour animé des ateliers à la Maison de l'Enfance de Gentilly pendant 13 ans. Le cadre de ces ateliers était très précis : une rangée de dix-huit pots de peinture avec trois pinceaux par couleur, et des feuilles blanches punaisées au mur sur des panneaux de liège. Chaque enfant avait son espace et la palette à disposition. Debout, il s'exprimait par la peinture. La règle était simple : ne jamais mélanger les pinceaux dans les pots. Ces ateliers n'avaient pas une visée artistique mais une visée d'expression libre, même si l'animateur pouvait de temps en temps interpeller l'enfant. À travers cette technique, il n'y avait aucun jugement, on laissait simplement l'enfant s'exprimer.

De mon côté, je consultais rue Lauriston dans le XVI^e, je participais aux réunions collégiales avec les cadres de la PMI... j'allais partout. J'ai rompu avec la rue des Blancs Manteaux pour travailler à temps plein à la PMI : je suis devenu le psychologue de la petite enfance dans le XV^e. J'étais employé de la ville, donc fonctionnaire. J'avais des réunions avec tous les psychologues de

Paris et on m'a conseillé de me syndiquer, alors je me suis engagé à la CFDT. C'est grâce aux conseils de ces syndiqués que j'ai une retraite aujourd'hui ! Ils me disaient : « Tu as quel âge ? Tu seras à la retraite en 1996 et avec 13 ans de travail comme fonctionnaire tu n'auras presque rien ». J'ai pu racheter deux années de cotisations et prolonger d'un an avant de prendre ma retraite. Dans ma vie, j'ai toujours investi dans le travail pour que les autres soient bien, et je ne me suis jamais préoccupé de moi. Je n'ai rien calculé, je n'ai jamais pensé à avoir une retraite. J'ai eu la chance de rencontrer des gens qui m'ont aidé, comme Bruna qui nous a conseillé d'investir dans l'immobilier. À chaque fois qu'on avait fini de rembourser un emprunt, on plaçait de l'argent au fur et à mesure sur des plans d'épargne. Cela nous a permis d'acheter deux studios rue de la Convention dans un immeuble dont les héritiers se défaisaient.

Au bout de la rue de Rennes, il y avait autrefois un espace dépendant de l'abbaye de Saint Germain des Prés où a été fondée une école catholique au XIX^e siècle. En 1989, Nicole a trouvé une place pour enseigner à mi-temps dans cette école primaire tenue par des laïcs. Elle y a travaillé pour la satisfaction des enfants et des parents. Elle a gardé de cette période une grande oie en papier. Ce mobile a beaucoup suscité l'attention et forcé l'admiration, et elle l'a toujours gardé.

Comme nous travaillions tous les deux, on a cherché un espace pour te faire garder et j'ai trouvé une place à la crèche à Vigée Lebrun. Je travaillais au service de la PMI avec la très compétente docteur Gratadour et les assistantes maternelles. Cette crèche t'a permis de côtoyer d'autres adultes et enfants. Tu as ainsi été préparée à aller à l'école maternelle, alors que Benoît a beaucoup pleuré car il n'a pas eu de transition ! Mais ta mère ne disait rien, elle est très secrète, tu la connais bien... La journée, je m'occupais des enfants des autres. Quand je revenais le soir, j'avais ma place, mais ce qu'elle vivait au quotidien, je n'en savais rien. Elle était supposée faire face. Je n'avais pas beaucoup de liens avec les gens qui s'occupaient de vous la journée : c'était elle la référente pour le personnel et

l'équipe enseignante. En primaire, c'était pareil : comme j'avais la silhouette d'un grand-père au lieu d'un père, mes enfants me disaient non. Alors je me suis tenu discrètement à l'écart pour ne pas les gêner.

Big Bang 9

Terrienne

Je suis retournée dans le Massif Central. Je n'y étais pas allée depuis l'enterrement de mon oncle. Les pneus crantés de mon VTT ont brouté le bitume, tandis que mon cou goûtait le vent frais soufflant d'Arlanc. Le bourdonnement continu des insectes a résonné dans mes oreilles alors que je traversais les sous-bois. Le craquement des branches a fendu l'air à chacun de mes pas, la touffeur de la mousse m'a envahie, la fraîcheur de l'air m'a fait frissonner. Je me suis enracinée pour de bon.

La confession

Pendant toutes ces années-là j'ai beaucoup investi dans mes activités professionnelles, que ce soit dans les crèches ou les structures de la PMI. J'allais vers l'héliport, vers le parc George Brassens. Parfois j'allais aussi vers place d'Italie à la collégiale, la direction des structures de la PMI, pour des réunions mensuelles avec des médecins et des psychiatres. L'intérêt de l'autre était pour moi la finalité de chaque instant. Je me suis toujours focalisé sur cet objectif : aider les gens "à sortir de". J'observais, j'essayais de pointer ce qui était significatif et je suggérais ce qui pouvait améliorer les choses. Je trouvais important pour ces personnes de rencontrer un psychologue : cela leur permettait de se dire. C'est la même disponibilité qui est requise dans les permanences téléphoniques que j'effectue bénévolement depuis quelques années. Ma vie, c'est d'être le confluent, de recevoir et de renvoyer autant que je peux.

Petit à petit, ma vie professionnelle et familiale m'a éloigné de ce que j'avais été précédemment et de la religion. J'ai réalisé que l'Église est une institution humaine dogmatique qui s'est structurée pour être détentrice de la vérité. Mais en fait, l'histoire de l'Église est avant tout une histoire humaine avec des hauts, des bas, des erreurs. Je suis porteur de toutes ces ambivalences. Lorsqu'on se rend compte qu'on est dans le brouillard, ça veut dire qu'on essaie d'en sortir. Je me suis peu à peu libéré de ces images fausses, « la religion, c'est formidable », « la France, c'est magnifique ». J'étais fier d'être Français et religieux ; un jour, je n'ai plus voulu être chrétien et adhérer à ces croyances. Mais je suis tout de même citoyen d'un pays qui s'appelle la France. Pour moi c'est un petit peu la lumière au bout du tunnel.

Mon travail de réflexion sur mon identité, je le continue toujours. J'ai récemment lu *L'art Français de la guerre*²⁸. C'est l'histoire de France depuis 1940 jusqu'à la fin des guerres coloniales. Avec notre bonne conscience de Français, on en a fait du mal, on en a tué du monde... Tous ces hommes étaient dans la boue, ils avaient la mort en face pour soi-disant défendre le peuple au Vietnam ou en Indochine. Ce livre m'a bouleversé : on croit avoir des certitudes, être dans le bon chemin, droit et franc, mais en fait on est tous très ambivalents. Il n'y a pas de voie propre, claire, pure. Chacun doit choisir à chaque instant ce qu'il veut faire de sa vie. C'est l'impression qui me reste de cette lecture, et cela complète mon cheminement intellectuel par rapport à mon idéologie de Français chrétien, catholique et missionnaire. J'essaie de m'en libérer, j'ai pris mes distances, mais je reste Français et je porte toute l'histoire de la France...

Où vais-je ? Je n'en sais rien, je trouve que la vie est une grande aventure. Quand on est jeune, on a plusieurs possibilités et on peut faire des choix temporaires. On a tous des désirs profonds, d'exister, de tenir une place dans la vie et de s'épanouir. On a des potentialités à développer et à étayer. J'ai la chance de pouvoir me situer par rapport à ce qui m'a précédé, car je sais d'où je viens. Chez moi, personne ne se tracasse de la famille ou du passé. Ta cousine s'y était un peu intéressée mais a abandonné et s'est replongée dans le quotidien. J'ai quelques vieux documents de notaire, dont un qui date du XVII^e siècle mais qui est illisible. Je l'ai hérité de mon grand-père maternel de Bonnefont. Ma sœur l'a sauvé alors que mon frère a brûlé beaucoup de papiers.

À présent, je te raconte toute ma vie. Ca ne me gêne pas de transmettre puisque tu le demandes mais je ne m'y serais jamais autorisé sans cela. En tous cas, je ne l'aurais pas fait comme ça. J'avais juste écrit, griffonné quelques souvenirs. Mais c'est formidable que tu sois capable d'entendre. Lorsque j'ai été un

28. Roman d'Alexis Jenni publié en 2011.

homme libre, marié et que j'ai eu des enfants, je n'ai jamais évoqué la religion, mon enfance, ce que j'ai vécu avant de connaître votre mère. J'ai eu tellement de mal à en sortir que je n'ai pas pu vous en parler.

ÉPILOGUE

Pendant toute mon enfance je crois que je savais déjà. Je savais que mon père n'était pas comme les autres. J'éprouvais un épouvantable mal être, j'avais la sensation d'avoir une génération de retard. La faille était béante, comme une plaie que je ne savais pas guérir. J'ai alors instinctivement érigé un mur entre nous, comme si cela pouvait masquer la réalité. Quelle cruauté.

Un jour, mon père m'a confié qu'il avait été frère. À peine ai-je tiqué. Finalement, cette vérité était soigneusement enfouie en moi. Combien de fois avec mon frère nous étions-nous répétés naïvement que « notre père aurait pu être prêtre... ». Très étrangement, alors que mes écrits sont bien souvent le fruit de chocs affectifs, je n'ai trouvé nulle trace de cette révélation et de son impact, hormis cette note lapidaire datée du 28 juillet 2009 : « Mon père portait la soutane ».

*

Cela faisait plusieurs mois, voire années, que mes mots se diluaient dans la banalité du quotidien. Le 26 mai 2011, jour de l'anniversaire de mon père, les mots ont jailli spontanément hors de moi comme l'eau d'une source. En lui proposant de relater ses mémoires, j'offrais à mes mots le refuge d'un passé puissant. J'allais être le miroir écoutant de mon père ; le comble pour une fille de psy. Quand j'ai commencé à écrire ce livre, je ne savais pas où j'allais. Tout ce que je voulais, c'était employer mes mots chéris pour apaiser des maux enfouis. Savoir pour rétablir la vérité. Mon père m'offrait sa voix, je lui prêtais ma plume. Si j'ai tant cherché mes mots, peut-être est-ce parce que j'attendais les siens.

Pendant ces samedis passés à l'écouter, j'ai compris. Que mon père est un être d'absolu. Il l'était dans sa posture de frère, il l'est dans son rôle de père. J'ai compris qu'il n'avait jamais rien fait pour lui-même et que cela était immuable. Alors, à la fin de notre dernière séance, je me suis autorisée une ultime requête pour qu'il fasse un pas vers mon frère : « Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi. » Aujourd'hui, 29 juillet 2012, nous ne sommes plus trois, nous sommes huit.

« Je suis las de ce que tu me donnes », c'est ce que me dit mon père. Avant je l'aurais pris comme un reproche. Maintenant je le prends pour ce que c'est : une déclaration d'amour.

*

J'ai longtemps été un arbre sans racines. Ce livre est la mémoire de ce que nous avons vécu. Les pires souffrances sont logées entre les lignes, pour que le meilleur soit à venir. Réapprivoiser le mot famille.

Merci à mon père.
Pour sa pudeur et sa confiance.

Merci à Barbara H.
Pour son écoute et sa bienveillance.

Merci à Patrick du B.
Pour ses conseils et son soutien.

Merci à ma B.
Pour nous, pour tout.

Paris, le 12 décembre 2012

PRÉFACE

Alerte nucléaire

La bulle

Bleu sang

L'échappatoire

Ondes nocturnes

L'exil

Lettre au père

La cassure

Comment je suis devenue fille unique

Le doute

Les uns conscients

La révélation

Les murmures imaginés

La rencontre

Tu seras mon père

L'ascension

Terrienne

La confession

ÉPILOGUE